

Yollen Lossen

Le jour où
ma mémoire
s'est réveillée



Roman

 Lettres
des
Caraïbes

L'Harmattan

Le jour où ma mémoire
s'est réveillée

Lettres des Caraïbes

Fondée par Maguy Albet, cette collection regroupe des œuvres littéraires issues des îles des Caraïbes (Grandes Antilles et Petites Antilles essentiellement). La collection accueille des œuvres directement rédigées en langue française ou des traductions.

Clarisse BAGOË-DUBOSQ, *Laissez-la chanter*, 2016.

Keed J. KENDALL, *La vie de Sarah*, 2016.

José ROBELOT, *Une si longue lettre d'amour et d'autres paroles...*, 2016.

Jean Eddy GUILLOTEAU, *Les Lauriers de Bertha*, 2016.

Joscelyn ALCINDOR, *L'île aux fruits amers*, 2016.

Samy SOLIMAN, *Paradis ou enfer au temps de mon enfance*, 2016.

Josette SPARTACUS, *Négropolitide*, 2016.

Ernest MOUTOUSSAMY, *A la lumière de l'alphabet ou le combat des enfants des champs de canne à sucre*, 2016.

Prosper PLUMME, *Des nouvelles de la solitude*, 2016.

René-Claude MINIDOQUE, *Le champ des Picolettes*, 2015.

*Ces dix derniers titres de la collection sont classés
par ordre chronologique en commençant par le plus récent.
La liste complète des parutions, avec une courte présentation
du contenu des ouvrages, peut être consultée
sur le site www.harmattan.fr*

Yollen LOSSEN

Le jour où ma mémoire
s'est réveillée

L'Harmattan

Du même auteur

Musique aux Antilles (essai),
en collaboration avec Maurice Jallier,
Éditions caribéennes, 1985.

La peau sauvée (roman),
L'Harmattan, 2011.

Le fruit de la passion (roman),
L'Harmattan, 2013.

© L'Harmattan, 2017
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
ISBN : 978-2-343-11358-6
EAN : 9782343113586

À Serge mon époux...

*Chacun de nous a sa blessure : j'ai la mienne.
Toujours vive, elle est là, cette blessure ancienne.
Elle est là, sous la lettre au papier jaunissant
Où l'on peut voir encor des larmes et du sang.*

Edmond Rostand

Et qui pardonne au crime en devient le complice.

Voltaire

Propulsée par une bourrasque, Margot poussa la porte vitrée et se retrouva à l'intérieur de ce bar lounge du boulevard Saint-Germain qu'elle connaissait bien : un havre de calme et de douceur, bienvenu après la marche rapide qui l'avait conduite ici, sous la pluie, au sortir du bureau.

Dire qu'aujourd'hui 16 novembre, c'était sa fête !

Elle sourit tandis que le barman la débarrassait de son imperméable trempé en l'informant qu'une femme, dans l'alcôve du fond, l'attendait.

Déjà, pensa Margot en se dirigeant vers le bar, mais comme je suis en avance, moi aussi, oui, un espresso, le temps de me préparer.

Elle prit son temps pour boire le café, tout en s'amusant des regards que quelques clients, accoudés au zinc, lui lançaient.

Elle était bien consciente de l'impression que sa silhouette provoquait, ses vêtements, ses formes, son teint chaud de métisse, ses cheveux courts, son sourire, ses yeux rieurs, séducteurs quand elle le désirait, mais capables, si nécessaire, de foudroyer d'un regard un éventuel importun.

Elle adorait jouer de ses atouts, et là, sa présence avait immédiatement changé l'atmosphère du bar.

Le matin même, au moment où elle allait se rendre à sa réunion quotidienne, sa secrétaire lui avait signalé un appel personnel.

Au téléphone, Margot avait été surprise par la voix douce d'une femme, à l'accent anglais un peu chantant, qui lui disait s'appeler Jessy Carter, être de passage à Paris et posséder des documents qui devraient l'intéresser. Elle souhaitait la rencontrer, si cela était possible le jour même et si ce n'était pas trop lui demander...

Margot, intriguée mais prise de court, sa réunion en tête, lui donna rendez-vous dans ce bar proche de son bureau où elle avait ses habitudes.

Cette décision, cette impulsivité, elle se les reprocha ensuite :

Dans quoi allait-elle se fourrer ?

Des documents surgissant soudainement : informations, révélations ?

Bonnes nouvelles, mauvaises nouvelles ?

Margot avait tourné et retourné dans sa tête toutes ces possibilités.

À midi, elle n'avait pu avaler que deux sushis, sans pouvoir chasser de son esprit cette crainte diffuse d'une catastrophe imminente qui l'obsédait depuis le début de la matinée.

Comment échapper à ce pressentiment. *Pressentiment toujours sombre*, aurait dit Flaubert. Cela ne la fit pas sourire.

Comment cette inconnue avait-elle obtenu son numéro de téléphone ?

Margot voyait cette femme, comme le cinquième cavalier de l'Apocalypse, celui qui représente la peur : mais de quoi devrait-elle avoir peur ?

De quel dévoilement ?

De quelle révélation ?

Et d'où sortait ce cinquième cavalier, ou cavalière ?
Calme toi, pense à ce qui t'attend ce soir, ce cavalier londonien si charmant, si bon amant.

Oui, un cavalier presque parfait, ce John, elle ne pouvait lui reprocher qu'un attachement rapide, trop vif, trop insistant, trop envahissant quoi ; il ne pensait qu'à la revoir, jusqu'à vouloir faire partie de sa vie. Ho-là ! Margot y avait mis bon ordre, elle avait espacé les rencontres. Il repartait à Londres, sa mission de trois mois terminée, une superbe soirée d'au revoir... surtout pas d'adieu... il y comptait bien et elle n'y était pas insensible.

À son arrivée dans l'alcôve, une femme d'une bonne soixantaine d'années se leva, souriante, tout en glissant un marque-page dans le roman qu'elle lisait.

Margot eut le temps d'en lire le titre : *Le pressentiment* d'Emmanuel Bove, avec la photo de Jean-Pierre Darroussin en couverture, cela lui rappelait quelque chose, un film certainement, mais le livre, elle ne l'avait pas lu. Pressentiment...

1

LE RENDEZ-VOUS

Jessy Carter, taille moyenne, cheveux blancs argentés, chignon, mince mais pas fluette ; visage ouvert, doux, inspirant la confiance ; tailleur bleu ciel parsemé de fleurs indigo, foulard uni bien accordé, noué avec élégance, collier or jaune discret, finement travaillé. Pas de faute de goût, sait choisir, accorder, voyons la suite.

Bien, bien. Elle s'entretient : séances de sport, relaxation, massages, ce doit être ça mais *continue à garder tes distances avec cette femme*. Toujours ce presentiment qui te noue le plexus, inspirer confiance, le b.a. ba des faiseurs d'entourloupes.

De toute façon, je ne lui accorderai qu'un quart d'heure.

Bonjour mademoiselle Martin ; pouvez-vous me pardonner de vous avoir dérangée à votre travail ? J'habite l'île Maurice, je suis de passage à Paris pour une semaine et je ne savais comment vous joindre autrement.

Margot lui adressa un léger sourire et, tout en s'asseyant, s'excusa de ne pouvoir lui accorder que quelques minutes, arguant un emploi du temps très serré.

La fixant avec ses yeux légèrement bridés d'un regard doux, madame Carter prononça une phrase qui, l'instant d'un éclair, suspendit le geste de Margot, en la précipitant dans un mélange d'effroi et d'horreur.

Soudain, le ciel s'assombrit la plongeant dans une nuit de cauchemars. L'atmosphère se brouilla. Les con-

sommateurs du café ressemblaient subitement à des spectres menaçants. Anéantie, elle se retrouva subitement en sueur, suffoquant comme dans un sauna.

Elle fut emportée dans un tourbillon infernal. Des images déferlèrent en elle dans un flot continu. Rien ne serait plus comme avant.

Le barman qui l’observait depuis un moment, après lui avoir servi un quatrième cognac, s’inquiéta. Margot avait l’habitude de commander des cocktails sans alcool, et il lui proposait parfois des mélanges de son invention qu’elle appréciait. Elle ne prenait de temps en temps qu’une à deux coupes de bon champagne.

Il était déjà deux heures du matin, le bar allait fermer quand il s’approcha d’elle. Margot semblait psalmodier des mots sans suite, à peine audibles. Son interlocutrice l’écoutait, abasourdie. Il osa l’interrompre en lui proposant un taxi. Elle refusa dans un premier temps, préférant rentrer à pied, mais cette intrusion du barman ouvrit les vannes de ses larmes. Oppressée, elle s’excusa et accepta l’offre.

Jusqu’à ce vendredi 16 novembre, Margot, la trentaine, représentait pour ceux qui la croisaient une sorte d’idéal féminin. Il émanait de cette célibataire libérée une forme d’élégance raffinée. Tout semblait lui réussir.

Ingénieur dans une société pétrolière, elle avait commencé sa carrière professionnelle en Patagonie. Une opportunité qu’elle devait à Helena sa meilleure amie, de nationalité argentine.

En effet, après l’obtention de son diplôme, elle s’était accordé six mois de vacances en Argentine, répondant à l’invitation d’Helena.

Les deux jeunes filles scolarisées dans le même établissement avaient partagé la même chambre d'internat de la seconde à la terminale. Leur forte personnalité et leur détermination les amenèrent à traverser les années de lycée toujours en tête de classe. Ambitieuses, elles projetaient d'être les meilleures dans leurs futures professions.

Après le baccalauréat, elles se séparèrent. Helena suivit ses parents à Mendoza, leur ville d'origine où elle entreprit des études de médecine. Margot intégra une classe préparatoire à Paris. Elles restèrent en contact et s'écrivirent régulièrement.

À la fin de ses études, Margot se décida à aller passer quinze jours à Mendoza chez Helena puis, sac au dos, partit à la découverte de l'Argentine.

Quand l'argent venait à manquer, elle acceptait des petits boulots, se faisant ainsi un bon nombre de relations locales. Elle aimait de plus en plus ce pays, sa population, sa culture, ses paysages contrastés. De temps en temps, elle retournait quelques jours à Mendoza chez son amie.

Un jour, Helena lui montra une annonce : une société recherchait en Argentine un ingénieur dans sa spécialité pour travailler dans les champs pétrolifères de Patagonie. Comme un défi, bien que n'y croyant pas trop, Margot envoya un CV. En moins de quinze jours, elle fut convoquée pour un entretien.

Il y avait beaucoup de candidats. Sa personnalité fit la différence et elle fut engagée dans l'entreprise pour une période d'essai de trois mois. Sa capacité de travail, son sens des responsabilités, son goût du risque conquirent ses responsables qui lui proposèrent le poste d'ingénieur des forages en Patagonie. Margot en fut ravie. Ce serait rude, un boulot d'homme, elle était